

DJILALI BENCHEIKH

«Boudia
me laisse
l'image
d'un homme
total»

Le Soir d'Algérie : Quand on vous connaît un chouïa, on sait que votre roman s'inspire de faits vécus. Pourriez-vous nous les relater en situant les dates et les personnages ?

Djilali Bencheikh : Tout commence le 2 juin 1973. Mohamed Boudia, homme de culture et d'action, m'envoie à Beyrouth pour, dit-il, transmettre un message, une amana à des frères palestiniens. Etant mon chef dans une organisation d'opposition algérienne et surtout un complice dans bien des domaines, c'était difficile de refuser. Je pensais qu'il s'agissait de tracts ou d'articles de presse qu'il fallait transporter en douce. Je me suis retrouvé devant une valise à double fond dont j'ignorais le contenu. Mais d'un sourire lumineux, il me rassure : rien de grave, dit-il, et puis l'aéroport de Beyrouth est une passoire. On n'embête pas les touristes.

SIGNET Temps perdu

A le voir traînant un regard ébaubi sur le monde, on ne croirait pas qu'il est passé par là. Djilali Bencheikh est bien un cachotier. Ça peut faire de bons romanciers, ces gens qui ne disent pas tout. Venu tard à l'édition, il semble vouloir rattraper le temps perdu. Les livres se suivent composant une œuvre à intention proustienne dans cette obstinée recherche du passé. L'épisode raconté dans ce roman est exact, du moins en très grande partie. En plus de l'aspect littéraire, c'est un document sur la solidarité algérienne en faveur des Palestiniens. C'est aussi un hommage à des compagnons de lutte et au premier d'entre eux, Mohamed Boudia.

B. A.

Il a eu faux sur toute la ligne. Mais je ne lui en ai pas voulu. La police libanaise m'a arrêté puis relâché. Pour me suivre, bien sûr. Puis quand j'ai réussi à contacter les responsables de Septembre noir, ils m'ont conseillé de ne pas quitter Beyrouth. D'abord parce que Interpol était à ma recherche. Interpol donc les services israéliens. Et puis, eux, par respect, préféraient que Boudia vienne lui-même gérer mon histoire. Je ne l'ai hélas jamais revu puisqu'il a été explosé dans sa voiture le 28 juin à Paris juste devant Jussieu. Il faisait partie de la sinistre liste de Golda Meir. La Première ministre israélienne a juré d'assassiner tous ceux qui avaient de près ou de loin trempé dans la prise d'otages de Munich en septembre 72.

On reconnaît bien sûr le personnage de Mohamed Boudia derrière le portrait de Nadir Benhila. Dans quelles circonstances avez-vous connu Boudia et quelle image avez-vous gardé de lui ?

J'ai connu Boudia dans le cadre du RUR alors que j'étais étudiant à Paris au début des années 70. Le Rassemblement unitaire des révolutionnaires militait en France pour la démocratie en Algérie. Et pour la libération de tous les prisonniers politiques dont l'un des plus célèbres, Ahmed Ben Bella, embastillé depuis 1965. J'ai rejoint quelques étudiants et intellos, dont Mohamed Benmansour, pas mal d'ouvriers plus benbellistes que révolutionnaires, un ancien député Saâd Absi, un poète nommé Ahmed Azeggagh et bien sûr Boudia que j'appelais familièrement Soustara. Lui était originaire de ce quartier de La Casbah (ex-Montpensier) et ma

famille y était alors établie. Je me doutais que Soustara était totalement engagé dans des actions militaires pro-palestiniennes. Mais j'en ignorais les détails. Il y avait un compartimentage strict entre la section purement politique et le groupe Action qui comptait aussi quelqu'un comme Khaled de Boudouaou, mort au combat aux côtés de Yasser Arafat, ou celui que j'appelle Rachid et qui est le seul survivant des protagonistes de mon roman. Boudia me laisse une image d'homme total. La figure du héros parfait, loin de toute idéalisation. Play-boy, autodidacte venu de loin, baroudeur culturel : on se souvient de son amitié avec Jean Vilar et ses initiatives inédites quand il a dirigé le Théâtre national algérien avant le coup d'Etat du 19 Juin. Il me séduisait par la cohérence de ses actes avec ses idées. Il avait l'envergure d'un Benbarka en gestation. Homme de principe, il ne parlait pas en l'air. Mais comme tous les héros, il avait sa part d'ombre et comme tous les hommes d'action ce n'était pas toujours un tendre.

On a du mal à comprendre comment un révolutionnaire comme lui, rompu aux luttes clandestines, ait pu confier une mission aussi délicate que le transport de passeports européens trafiqués à un novice comme vous. Qu'aviez-vous compris de sa stratégie ?

Vous avez raison, cela paraît étonnant. Mon explication est simple. A cette époque, juin 73, il était traqué. Plusieurs de ses hommes étaient morts, emprisonnés ou exilés au Moyen-Orient pour sauver leur peau. Il a donc dû recourir à l'expédient que j'étais. Quand je lui ai dit qu'il me bousculait par la mission

venue sans préparation, il m'a répondu : Nous autres, Arabes, nous sommes toujours bousculés. Ce Nous autres incluait tous les démunis, les zawalis de la terre, les opprimés...

Il a donc paré au plus pressé comptant sans doute sur ma naïveté pour tromper les douaniers libanais. Il est vrai que l'état israélien se resserrait sur lui à Paris.

Les frères palestiniens comme la direction du RUR le suppliaient de foutre le camp. Il semble que même certains policiers français l'aient sommé d'aller voir ailleurs, ne voulant pas avoir un cadavre sur les bras. Mais lui retardait son départ, ayant toujours une tâche à finir.

D'après Azeggagh qui était son intime, il semble qu'il se préoccupait de l'installation de ses fils tout juste venus d'Alger. Moi je pense qu'il y avait inconsciemment dans son attitude une forme de défi à Golda Meir. Il n'avait pas envie de prendre la posture du fuyard. Mais le Goliath israélien a eu raison du David algérien. Je suis sûr que par défi, il est mort le sourire aux lèvres et de bonne humeur...

Vous aviez 25 ans et vous êtes arrêté par la police libanaise dans une ville, Beyrouth, déjà épicerie de ce déchirement qui préfigurait l'explosion de 1975. A quoi pensiez-vous dans votre cellule du commissariat le premier soir ?

A plein de choses. D'abord serai-je capable de résister à la torture si on me soumettait à la question pour me soutirer des renseignements. Et j'ai pensé à tous ceux qui sont passés par là pendant la guerre d'Algérie ou après le 19 Juin. J'ai pensé à Boudia non pas pour lui en vouloir mais en me disant qu'il devait

être bien déçu de me voir échouer à ma première opération. J'ai pensé aux potes du mouvement qui n'étaient pas au courant de ma mission. Bien sûr, j'ai pensé à ma petite chérie restée à Paris et à qui j'avais inventé un bobard pour expliquer mon absence prévue pour une semaine. J'ai pensé à ma mère au cas où je prendrais une lourde peine de prison. Je connais la fragilité des mères dès qu'il s'agit du sort de leurs enfants. A aucun instant je n'ai songé à m'évader.

A vous lire, on a l'impression que vous avez vécu de façon pragmatique la succession d'événements qui faisaient de vous, sans que vous le sachiez, un combattant de Septembre noir ? A quel moment avez-vous réalisé la gravité de la situation ?

C'est à Beyrouth que vous apprenez par votre ami Rachid l'assassinat de Mohamed Boudia par le Mossad à Paris.

Que vous ont dit les responsables de l'OLP et de Septembre noir ?

En fait contrairement au roman j'ai appris la terrible nouvelle en même temps que Rachid par le chef de Septembre noir, Abou Hassan Salamé. C'est là que j'ai réalisé l'envergure de ma mésaventure. Je me suis dit, le sort en est jeté. Vaille que vaille. Et après. Abou Hassan était une sorte de Boudia palestinien. Plus jeune, tout aussi play-boy, ce trentenaire avait un charisme naturel. Il nous a transmis la tristesse et la considération de Yasser Arafat et nous a assuré que Mohamed Boudia appartenait à l'histoire de la Palestine et personne ne l'oublierait. Nous le vengerons, je vous le promets. Il a tenu parole.

●●●